

ÉPIGRAMME

PLACÉE EN TÊTE DE : SOUS LA TABLE

(Dans les *Jeunes-France*)

Qu'est-ce que la vertu? Rien, moins que rien, un mot
 A rayer de la langue. Il faudrait être sot
 Comme un provincial débarqué par le coche,
 Pour y croire. Un filou, la main dans votre poche,
 Concourra pour le prix Monthyon. Chaud encor
 D'adultères baisers payés au poids de l'or,
 Votre femme dira : Je suis honnête femme.
 Mentez, pillez, tuez, soyez un homme infâme,
 Ne croyez pas en Dieu, vous serez marguillier ;
 Et, quand vous serez mort, un joyeux héritier,
 Ponctuant chaque mot de larmes ridicules,
 Fera, sur votre tombe, en lettres majuscules
 Ecrire : Bon ami, bon père, bon époux,
 Excellent citoyen, et regretté de tous.
 La vertu! c'était bon quand on était dans l'arche.
 La mode en est passée, et le siècle qui marche
 Laisse au bord du chemin, ainsi que des haillons,
 Toutes les vieilles lois des vieilles nations.
 Donc, sans nous soucier de la morale antique,
 Nous tous, enfants perdus de cet âge critique,

Au bruit sourd du passé qui s'écroule au néant,
 Dansons gaiement au bord de l'abîme béant,
 Voici le punch qui bout et siffle dans la coupe :
 Que la bande joyeuse autour du bol se groupe!
 En avant les viveurs! Usons bien nos beaux ans ;
 Faisons les lords Byrons et les petits dons Juans ;
 Fumons notre cigare, embrassons nos maîtresses ;
 Enivrons-nous, amis, de toutes les ivresses,
 Jusqu'à ce que la Mort, cette vieille catin,
 Nous tire par la manche au sortir d'un festin,
 Et, nous amadouant de sa voix douce et fausse,
 Nous fasse aller cuver notre vin dans la fosse.

(LA FARCE DU MONDE, *Moralité.*)

ÉPIGRAPHES

PLACÉES EN TÊTE DE DANIEL JOVARD

(Dans *les Jeunes-France*)

I

Quel saint transport m'agite, et quel est mon délire!
Un souffle a fait vibrer les cordes de ma lyre;
O Muses, chastes sœurs, et toi, grand Apollon,
Daignez guider mes pas dans le sacré vallon!
Soutenez mon essor, faites couler ma veine,
Je veux boire à longs traits les eaux de l'Hyppocrène,
Et, couché sur leurs bords, au pied des myrtes verts,
Occuper les échos à redire mes vers.

DANIEL JOVARD, avant sa conversion.

II

Par l'enfer! je me sens un immense désir
De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.

Le même DANIEL JOVARD, après sa conversion.

WLADISLAS III

SURNOMMÉ LE VARNÉNIEN (1424-1444)

CHANT HISTORIQUE

(Traduit littéralement du polonais)

En quelque sorte que ce soit, il ne lui fut jamais possible de faire retourner le Roy; car il estimoit trop indigne du lieu qu'il tenoit et du sang dont il estoit sorti, qu'on l'eust veu desmarcher un seul pas en arrière.

Tout que vers le soir son cheval ayant par les janissaires esté tué sous luy, fut à la fin mis à mort ce très-valeureux et invincible Prince, digne certes d'une plus longue vie.

(BLAISE DE VIGÈRE, *Les Chroniques et Annales de Pologne*, 1575)

Une grande journée en Pologne connue,
Ce fut lorsque naquit à Jagellon un fils:
Toute la nation célébra sa venue
Avec de joyeux cris.

En ce temps-là Witold, achevant de soumettre
Les Russiens du Wolga combattus vaillamment.
Revint, et salua le jeune roi son maître
D'un tendre embrassement.

Soulevant hautement l'enfant à tête blonde,
Il dit ceci : « Seigneur de la terre et des cieux,
Faites que ce cher prince en tous pays du monde
Devienne glorieux. »

Ici l'on apporta des cadeaux de baptême.
Witold donna les siens ; et puis dans un berceau
Coulé de pur argent, il déposa lui-même
Le petit roi nouveau.

Il l'élevait à bien défendre la patrie ;
Mais la mort, quand l'enfant eut douze ans, l'emporta,
Et Jagellon le vieux s'en allant de la vie,
Sur son trône il monta.

Des viles passions il évita l'empire,
De Chobry dignement il suivit le chemin ;
Il tint l'état en bride, et le sut bien conduire
Avec sa forte main.

Ceux de Poméranie, et ceux de Moldavie,
Et ceux de Valachie, en foule accouraient tous
Comme à leur roi, devant son trône, à Varsovie,
Plier les deux genoux.

Voyant comme c'était un prince grand et brave,
Pour avoir son appui, le peuple des Hongrois
Lui fit porter en pompe, ainsi qu'un humble esclave,
La couronne des rois.

Son pouvoir s'affermir ; et lorsque dans Byzance
Le trône des Césars chancelle, près de choir,
Rome et le monde entier dans sa seule vaillance
Mettent tout leur espoir.

Son nom roule et grossit ainsi qu'une avalanche,
Aux Turcomans domptés il fait mordre le sol,
Devant ses pas vainqueurs avec lui l'aigle blanche
Porte en tous lieux son vol.

Quand il prit son chemin par le pays des Slaves,
Ceux-ci voyant pareils leur langage et leur foi,
Sous le joug étranger fatigués d'être esclaves,
Le saluèrent roi.

Trop heureux si, content de régner avec gloire,
Sur les peuples nombreux à son trône soumis,
Il eût su maîtriser ses ardeurs de victoire
Comme ses ennemis.

Le fidèle conseil souvent lui disait : « Sire,
Assez comme cela ; c'est assez de hauts faits.
Vaincre est beau ; mais la gloire est plus grande, à vrai dire,
Qu'on gagne dans la paix. »

Mais Rome parlait haut à couvrir ce langage,
Le monde l'appelait ; et, de tout oublié,
Il part, et, sous Varna, contre les Turcs engage
Un combat périlleux.

Les plus terribles coups, épouvante et mort pâle
Allaient dans la mêlée où son glaive avait lui,
Et tous ceux que touchait sa cuirasse royale
Tombaient fauchés par lui.

Pour finir le combat que sa valeur prolonge,
Les Spahis, à grands cris, contre lui fondent tous,
Et dans son front privé du casque la mort plonge
Avec leurs mille coups.

Wladislas est tombé. Sous sa pesante armure
La terre pousse un triste et sourd gémissement :
Mort, la menace vit encor sur sa figure
Crispée horriblement

Comme le Marcellus d'Auguste et de Livie,
Qui ne fit que briller sur le monde et mourut,
Notre Varnénien, dans l'avril de sa vie,
Brilla, puis disparut.

avril 1854

PERPLEXITÉ

J'ai donné ma parole. — Allez, fermez la porte ;
Attachez-moi les pieds de peur que je ne sorte,
Et dites qu'on me donne une tasse de thé.

S'il vient un créancier, — vous les devez connaître, —
Il le faut avec soin jeter par la fenêtre,
Car je veux aujourd'hui rêver en liberté.

Si quelque femme vient, petit pied, main petite,
Qu'elle s'appelle Anna, Lisette ou Marguerite,
Ouvrez : — Qui fermerait sa porte à la beauté ?

Chastes muses, — ô vous qui savez toutes choses,
Ce qui fait l'incarnat des vierges et des roses,
Ce qui fait la pâleur des lis et des amants ;

Vous qui savez de quoi les petits enfants rêvent,
Quel sens ont les soupirs qui dans les bois s'élèvent,
Et cent mille secrets on ne peut plus charmants :

O muses ! — savez-vous ce que je m'en vais dire ?
Je n'ai ni violon, ni guitare, ni lyre,
Et n'entends pas grand' chose au style des romans :

Et cependant il faut, car l'éditeur y compte,
Tirer de ma cervelle une ballade, un conte,
Je ne sais quoi de beau, de neuf et de galant

Ce sont des doigts d'ivoire, et de beaux ongles roses,
Qui froissent ces feuillets, dans les heures moroses
Où le temps ennuyé chemine d'un pied lent.

C'est dans votre boudoir, ô lectrice adorable,
Sur un beau guéridon de citron ou d'érable,
Qu'ira ce que j'écris, et j'y songe en tremblant,

Car vous avez le goût dédaigneux et superbe,
Et vous trouvez fort bien le chardon dans la gerbe
Au milieu des bluets et des coquelicots.

Madame, — excusez-moi, je ne suis pas poète ;
Mon nom n'est pas de ceux qu'un siècle à l'autre jette,
Et qui dans tous les cœurs éveillent les échos.

Hélas ! — Je voudrais bien vous conter une histoire,
Comme vous les aimez, — bien terrible et bien noire, —
Avec enlèvements, duels et quiproquos ;

— Une intrigue d'amour, charmante et romanesque,
Où j'aurais, nuançant ma phrase pittoresque,
Pris sa pourpre à la rose, et leur azur aux cieux,

Au marbre de Paros, sa candeur virginale,
Leur neige aux Apennins, son reflet à l'opale,
A l'ambre son parfum faible et délicieux ;

Où j'aurais, pour parer ma frêle créature,
Prodiguement vidé l'écrin de la nature,
Et créé deux soleils pour lui faire des yeux.

Je ne sais pas d'histoire et n'ai pas de maîtresse,
— Pas même un conte bleu, — pas même une duchesse,
Je n'ai pas voyagé, — que vous dirai-je donc ?

Si le diable venait, en vérité, madame,
Pour un conte inédit je lui vendrais mon âme :
Ma faute est, je l'avoue, indigne de pardon.

Eh quoi ? pas un seul mot ! — pas une seule phrase !
Par l'eau de Castalie et l'aile de Pégase,
Clio, tu me païras un si lâche abandon !

Le menton dans la main, les talons dans la braise,
Je suis là, l'œil en l'air, renversé sur ma chaise,
J'ai bien tout ce qu'il faut, — la plume et le papier, —

Il ne me manque rien, — presque rien, — une idée ! —
Mon brouillon, de dessins à la marge brodée :
Ariel aujourd'hui se fait longtemps prier.

Ainsi qu'au bord d'un puits un pigeon qui veut boire,
Ma muse tord son col aux beaux reflets de moire,
Et n'ose pas tremper son bec dans l'encrier.

— Je n'imagine rien de sublime et de rare,
Sinon : — c'est une femme avec une guitare¹,
Et puis un cavalier penché sur un fauteuil.

Vous le voyez fort bien sans que je vous le dise : —
Quand on a regardé, quel besoin qu'on me lise ?
Au burin du graveur je sou mets mon orgueil.

¹ Cette pièce a été faite en 1858 pour un *Keepsake*, où elle accompagnait une gravure représentant une dame assise jouant de la guitare, un cavalier se penche sur le dossier de son siège.

Mais peut-être — après tout — me faut-il rendre grâce,
Car j'aurais pu, suivant nos auteurs à la trace,
De galantes horreurs tacher ce frais recueil.

Songez-y : — j'aurais pu faire, avec jalousie,
Très-convenablement rimer Andalousie,
Ét vous cribler le cœur à grands coups de stylet :

J'aurais pu vous mener à Venise en gondole,
Depuis le masque noir jusqu'à la barcarolle,
Déployer à vos yeux le bagage complet ;

Et les jurons du temps, et la couleur locale,
Je vous épargne tout : -- ô faveur sans égale. —
Sur ce, je vous salue, et suis votre valet.

1838.

A PROPOS DU CHANT DU CYGNE

DERNIERS VERS DE NOURRIT

Le Cygne, lorsqu'il sent venir l'heure suprême,
En chants mélodieux
A la blonde lumière, au beau fleuve qu'il aime,
Soupire ses adieux !

Ainsi cette pauvre âme, à la rive lointaine,
Lasse de trop souffrir,
S'exhalait en doux chants et déplorait sa peine
Au moment de mourir !

1839.

LA TULIPE

SONNET

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande,
Et telle est ma beauté, que l'avare flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant.
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal, et comme une Yolande
Dans sa jupe à longs plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement;
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande.

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine

1859

LE 28 JUILLET 1840

I

Sous le regard de Dieu, ce témoin taciturne,
Dix ans, — déjà dix ans! ont renversé leur urne
Dans ce tonneau sans fond qu'on nomme éternité,
Depuis que, délaissés dans leur tombe anonyme,
A tous les carrefours, sous le pavé sublime,
Gisent les saints martyrs morts pour la liberté!

Une terre jetée à la hâte les couvre.
Ceux-ci, gardiens muets, sont restés près du Louvre
Au Champ-de-Mars lointain, ceux-là sont en exil,
Le reste dort couché dans la fange des halles,
Et la foule enrôlée, aux clameurs triviales,
Étourdit leur sommeil avec son vain babil.

Quand minuit fait tinter ses notes solennelles,
Ils se disent, cherchant les cendres fraternelles,
Et tendant leurs bras d'ombre à quelque cher lambeau :
« Puisque nous n'avions tous qu'une même pensée,
« Foule vers un seul but par un seul vœu poussée,
« Pourquoi donc séparer nos corps dans le tombeau?

« Ah ! comme il serait doux pour notre âme ravie
 « D'être unis dans la mort ainsi que dans la vie,
 « De conserver nos rangs comme au jour du combat.
 « Et de sentir encore, au contact électrique
 « D'une poussière aimée ou d'un crâne héroïque,
 « Notre cœur desséché qui revit et qui bat !

« Le soleil de Juillet, le soleil tricolore,
 « Dans le ciel triomphal va rayonner encore :
 « Réunissez nos os pour ce jour solennel !
 « Qu'on nous donne un tombeau digne de Babylone,
 « Tout bronze et tout granit, quelque haute colonne,
 « Avec nos noms gravés, et le chiffre immortel !

« Car il ne fut jamais de plus noble victoire,
 « Et toute gloire est terne auprès de notre gloire !
 « Phalange au cœur stoïque et désintéressé ;
 « Contre le fait brutal, contre la force injuste,
 « Nous soutenions les droits de la pensée auguste,
 « Soldats de l'avenir combattant le passé ! »

II

Soyez satisfaits, morts illustres,
 Votre jour sera bien fêté,
 Vous pouviez attendre deux lustres,
 Ayant à vous l'éternité !
 Mais la France a bonne mémoire ;
 Sa main fidèle, à toute gloire
 Garde du marbre et de l'airain ;
 Et les corps criblés de mitrailles
 Ont de plus riches funérailles
 Que n'en aurait un souverain !

La France est grande et magnanime ;
 Elle a sur ses autels pieux,
 Impartialité sublime,
 Une place pour tous ses dieux !
 Et, sans avoir peur d'aucune ombre,
 D'aucun nom rayonnant ou sombre,
 Elle accorde à tous un linceul.
 Pour vous un sépulcre se fonde,
 Et l'on va prendre au bout du monde
 L'empereur, lassé d'être seul !

A l'endroit où fut la Bastille,
 Sol sacré bien doux pour vos os,
 Vous irez dormir en famille,
 Nobles enfants des vieux héros !
 Aux yeux de la foule en extase,
 Qui pleure et qui prie à la base,
 S'élève votre Panthéon !
 Une colonne fière et haute,
 Airain digne d'avoir pour hôte
 Trajan ou bien Napoléon.

Sur le socle accroupi grommèle
 Le grand lion zodiacal ;
 A son rugissement se mêle
 Le chant du coq national ;
 Et, couronnement magnifique,
 Une liberté symbolique,
 Toujours prête à prendre l'essor,
 Dans la lumière qui la noie,
 Comme un oiseau divin, déploie
 Son immense envergure d'or !

Dans des fêtes patriotiques,
 A vos carrefours glorieux

L'on ira chercher vos reliques,
 Qu'attend le caveau radieux,
 Dans leurs chants sacrés, les poètes,
 Par qui toutes gloires sont faites,
 Rendront votre nom éternel!
 Pour qui meurt en donnant l'exemple,
 Le sépulcre devient un temple,
 Et le cercueil est un autel!

III

Sur cette tombe, autel de la nouvelle France,
 Poète, je me plais à voir en espérance
 Déposer un berceau, de tant d'éclat surpris;
 Le berceau de l'enfant qui n'est encor qu'un ange,
 Sur le sein maternel jouant avec la frange
 De l'épée en or fin que lui donna Paris!

Au poète, au tribun, cette union doit plaire,
 Du berceau dynastique au tombeau populaire!
 Car le peuple à présent fait et sacre les rois!
 La liberté, voilà leur plus sûre patronne,
 Et la plus ferme base à mettre sous un trône,
 Ce sont les corps tombés pour défendre les lois!

De ce sang précieux, plus pur que le vieux chrême,
 Mélangez une goutte aux flots saints du baptême,
 Afin d'oindre à la fois le prince et le chrétien.
 Sous l'invocation des tombes triomphales,
 Allez, au jour fixé, bénir les eaux lustrales
 Qui font un catholique et font un citoyen!

Car l'on est plus sévère, en ce siècle où nous sommes,
 Envers les pauvres rois qu'envers les autres hommes!
 On leur demande tout, on leur accorde peu;
 Et, pour qu'ils trouvent grâce au bout de leur journée,
 Il leur faut recevoir, sur leur tête inclinée,
 Le baptême du peuple avec celui de Dieu!

Celui que l'on nomma depuis *le Fils de l'Homme*,
 Tout d'abord fut sacré du nom de roi de Rome,
 Comme un jeune empereur, comme un fils de César!
 Ses langes étaient faits de pourpre impériale;
 L'aigle étendait sur lui son aile triomphale;
 Des béliers aux pieds d'or le traînaient dans un char!

Certes, s'il fut jamais existence inouïe,
 Gloire à faire baisser la paupière éblouie,
 Vertigineux éclat, ciel étoilé de feux,
 Immense entassement, Babel invraisemblable,
 C'est ce règne éclipsé qui nous semble une fable,
 Et dont tous les acteurs sont déjà demi-dieux!

Cet enfant, pour hochet, eut la boule du monde,
 Et le Titan son père, en sa tête profonde,
 Lui rêvait un empire, un règne surhumain.
 Hélas! tout a passé comme l'ombre d'un rêve,
 Comme le flot tari qui déserte la grève,
 Et ce jour radieux n'eut pas de lendemain!

Un autre, pauvre enfant, sur la terre étrangère,
 Privé des doux baisers de la France sa mère,
 S'en va, puni d'erreurs dont il est innocent.
 Sur la tige des lis, fleur nouvelle, âme blanche,
 Il devait rajeunir et relever la branche,
 Et tout semblait sourire à son destin naissant.

Mais, négligence folle, aveuglement suprême,
L'on avait oublié d'inviter au baptême
Une magicienne au merveilleux pouvoir,
Dont les plaintes en vain ne sont pas étouffées,
Et qui dote les rois de tous les dons des fées
La sage Liberté, fille du saint devoir!

IV

Enfant, une telle marraine
Protège un roi de tout péril,
Et sa baguette souveraine
Conjure la chute et l'exil.
Comme au temple un nid de colombe,
Le berceau posé sur la tombe
Attire le divin rayon;
Le monde attend, la France espère,
Et déjà l'avenir prospère
Vit en germe dans le sillon.

De cette France glorieuse
Sans doute un jour tu seras roi!
De notre œuvre laborieuse
Les fruits tardifs seront pour toi!
Sous la terre, encore enfermée,
La moisson, par nos mains semée,
Te donnera des épis mûrs,
L'arbre, pour nous privé d'ombrage,
Te couvrira d'un vert feuillage,
Nos pierres te feront des murs!

Tu finiras les édifices
Dont nous jetons les fondements.

Au prix de tant de sacrifices,
Sur des débris encor fumants!
Surtout laisse toujours l'idée,
A ton oreille non gardée,
Chuchoter le verbe nouveau;
C'est par le verbe qu'on gouverne,
Et le diadème moderne
N'est que le cercle d'un cerveau!

Que le sculpteur et le poète
Avec le marbre, avec le vers,
D'une forme noble et parfaite,
Parent le nouvel univers!
Que palais, tours, dômes, églises,
Sur le ciel des villes surprises,
Tracent, en lettres de granit,
Les symboles et les pensées
Des générations poussées
Sur le vieux monde rajeuni.

Du haut de ta gloire étoilée,
Songe à ceux qui souffrent en bas,
Secours la misère voilée,
Au génie obscur tends les bras!
Sois le monarque et le pontife,
Et rends l'antique hiéroglyphe
Pour tous intelligible et clair;
Que sur ta tête la tiare
Brille dans l'ombre, comme un phare,
Au bord du peuple, — cette mer!

Mais ce beau jour n'est qu'une aurore.
Un rêve où l'âme se complait;
L'homme n'est qu'un enfant encore,

Bouche rose, blanche de lait ;
Son sceptre est un hochet d'ivoire,
Sa pourpre, une robe de moire,
Il dort, et sourit sans effroi ;
Ne pouvant pas encor comprendre,
Oh ! pur bonheur de l'âge tendre,
Qu'il est marqué pour être roi !

LA PÉRI

Toujours les Paradis ont été monotones
La douleur est immense et le plaisir borne,
Et Dante Alighieri n'a rien imaginé
Que de longs anges blancs avec des nimbes jaunes.
Les musulmans ont fait du ciel un grand sérail,
Mais il faut être Turc pour un pareil travail !

Une Péri là-haut s'ennuyait, quoique belle,
C'est être malheureux que d'être heureux toujours.
Elle eût voulu goûter nos plaisirs, nos amours,
Être femme et souffrir, ainsi qu'une mortelle.
L'éternité, c'est long ! — Qu'en faire, à moins d'aimer ?
Elle s'éprit d'Achmet : qui pourrait l'en blâmer ?

LE LION DE L'ATLAS

Dans l'Atlas, — je ne sais si cette histoire est vraie, —
 Il existe, dit-on, de vastes blocs de craie,
 Mornes escarpements par le soleil brûlés,
 Sur leurs flancs, les ravins font des plis de suaïre,
 A leur base s'étend un immense ossuaire,
 De carcasses à jour et de crânes pelés.

Car le lion rusé, pour attirer le pâtre,
 Le Kabyle perdu dans ce désert de plâtre,
 Contre le roc blafard frotte son mufler roux.
 Fauve comédien, il farde sa crinière,
 Et, s'inondant à flots de la pâle poussière,
 Se revêt de blancheur ainsi que d'un burnous;

Puis, au bord du chemin il rampe, il se lamente,
 Et de ses crins menteurs fait ondoyer la mante,
 Comme un homme blessé qui demande secours.
 Croyant voir un mourant se tordre sur la roche,
 A pas précipités le voyageur s'approche
 Du monstre travesti qui hurle et géint toujours.

Quand il est assez près, la main se change en griffe,
 Un long rugissement suit la plainte apocryphe,

Et vingt crocs dans les chairs enfoncez leurs poignards.
 — N'as-tu pas honte, Atlas, montagne aux nobles cimes,
 De voir tes grands lions, jadis si magnanimes,
 Descendre maintenant à des tours de renards?

1846.

LE BÉDOUIN ET LA MER

Pour la première fois, voyant la mer à Bone,
Un Bédouin du désert, venu d'El-Kantara,
Comparait cet azur à l'immensité jaune,
Que piquent de points blancs Tuggurt et Biskara,

Et disait, étonné, devant l'humide plaine :
« Cet espace sans borne, est-ce un Sahara bleu,
Plongé, comme l'on fait d'un vêtement de laine,
Dans la cuve du ciel par un teinturier dieu ? »

Puis, s'approchant du bord, où, lasses de leurs luttes,
Les vagues, retombant sur le sable poli,
Comme un chapiteau grec contournaient leurs volutes
Et d'un feston d'argent s'ourlaient à chaque pli :

« C'est de l'eau ! cria-t-il, qui jamais l'eût pu croire ?
Ici, là-bas, plus loin, de l'eau, toujours, encor !
Toutes les soifs du monde y trouveraient à boire
Sans rien diminuer du transparent trésor ;

« Quand même le chameau, tendant son col d'autruche,
La cavale, dans l'auge enfonçant ses naseaux,

Et la vierge noyant les flancs blonds de sa cruche,
Puiseraient à la fois au saphir de ses eaux ! »

Et le Bédouin, ravi, voulut tremper sa lèvre
Dans le cristal salé de la coupe des mers :
« C'était trop beau, dit-il ; d'un tel bien Dieu nous sèvre,
Et ces flots sont trop purs pour n'être pas amers ! »

ÉBAUCHE DE PIERROT POSTHUME

EN VERS LIBRES

SCÈNE PREMIÈRE

ARLEQUIN. — COLOMBINE

ARLEQUIN.

Un mot, de grâce, Colombine!

COLOMBINE.

Que me veut le sieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Vous offrir un cadeau qui n'a rien de mesquin.

COLOMBINE.

Un cadeau? Je m'arrête. — Est-ce une perle fine,

Un diamant, ou bien encor

La chaîne de Venise en or

Dont j'eus tant d'envie à la foire?

Votre galanterie, en l'achetant pour moi,

A fait un acte méritoire

Et dont je garderai mémoire,

Allons vite, donnez ...

ARLEQUIN

Eh quoi!

La chaîne de Venise! Ah! fi donc!

COLOMBINE.

Alors, qu'est-ce?

ARLEQUIN.

Oh! mille fois mieux que cela!

Un présent de bon goût; il est enfermé là.

COLOMBINE.

Là! dans cette petite caisse?

ARLEQUIN.

Oui; regardez!

COLOMBINE.

Grands dieux! que vois-je? une souris!

ARLEQUIN.

A votre intention cette nuit je l'ai prise.

Ce n'est point une souris grise,

Une souris de peu de prix;

Elle est blanche comme l'hermine,

Vive, spirituelle et fine,

Et je lui trouve, moi, beaucoup de votre mine.

COLOMBINE.

Les régals qui par vous sont aux dames offerts

Ont du moins l'agrément de n'être pas très-chers,

Et ce n'est pas ainsi qu'un galant se ruine

Vous volez vos cadeaux aux chats

Et pour écrins donnez des souricières;

Je vous en avertis, ce sont là des manières

A ne réussir point près des cœurs délicats!

ARLEQUIN.

Cette souris dans cette boîte,

C'est mon âme, en prison étroite

Mise par vos divins appas!

Comme elle, prenez-la, Colombine fantasque,

Car je pâlis d'amour sous le noir de mon masque,

Et votre œil seul ne le voit pas.

Acceptez cet hommage, ô beauté sans seconde!

De l'Arlequin le plus épris du monde.

C'en est fait, Cupidon m'a saisi dans ses lacs!

Les moulins que Montmartre offre aux yeux sur sa butte,
 Ne tournent plus qu'au vent de mes soupirs;
 Et sous votre balcon chaque jour j'exécute,
 Pour sérénade, une culbute,
 Timide expression de mes brûlants désirs!

COLOMBINE.

Ah! monsieur Arlequin, prolonger ce langage
 A ma pudicité serait faire un outrage!
 Qui vous rend si hardi de me faire la cour?
 Je suis honnête et mariée.

ARLEQUIN.

A peine;
 Auprès de vous Pierrot ne resta qu'un seul jour,
 Il lui fallut quitter aussitôt ce séjour,
 Car l'habitation des rives de la Seine
 Décidément lui devenait malsaine,
 En proie aux curiosités
 De certains juges entêtés
 A s'occuper de ses affaires,
 Il partit pour l'Espagne et fut pris des corsaires!

COLOMBINE.

Hélas! pris et pendu! car le pauvre garçon
 N'avait pas dans l'escarcelle
 De quoi payer sa rançon;
 Alors ils ont occis des époux le modèle!
 Mais c'est assez; plus un mot,
 Car la femme de Pierrot
 Ne doit pas être soupçonnée!

.....

1847.

LE GLAS INTÉRIEUR

Comme autrefois pâle et serein
 Je vis, du moins on peut le croire,
 Car sous ma redingote noire
 J'ai boutonné mon noir chagrin.
 Sans qu'un mot de mes lèvres sorte,
 Ma peine en moi pleure tout bas;
 Et toujours sonne comme un glas
 Cette phrase : Ta mère est morte!

Au bois de Boulogne on me voit,
 Comme un dandy que rien n'occupe,
 Suivre à cheval un pli de jupe
 Sous l'ombre du sentier étroit.
 Même quand le galop m'emporte,
 Ma peine vole sur mes pas,
 Et toujours sonne comme un glas
 Cette phrase : Ta mère est morte!

A l'Opéra, comme autrefois,
 Je tiens au bout de ma lorgnette
 La Carlotta qui pirouette
 Ou Duprez qui poursuit sa voix.

A la musique douce ou forte
Ma peine mêle son hélas!
Et toujours sonne comme un glas
Cette phrase : Ta mère est morte!

1848.

LA NEIGE

FANTAISIE D'HIVER

La bruine toujours pleure
Sur notre sol consterné;
Le soleil piteux demeure
De brouillards enfariné.

La neige, fourrure blanche,
Ourle le rebord des toits;
Elle poudre chaque branche
De la perruque des bois.

Sous son linceul, elle enferme
Les plus lointains horizons;
A la barbe du dieu Terme
Elle suspend des glaçons.

Dans ses rêts froids et tenaces,
Au vol elle abat l'oiseau,
Et se durcissant en glaces,
Fige le poisson dans l'eau.

Sur la vitre des mansardes
Elle étale ses pâleurs,
Et fait aux lunes blafardes
Un teint de pâles couleurs.

Des Vénus trop court vêtues
En cachant la nudité,
La neige tisse aux statues
Un voile de chasteté.

Bonne en ces heures maussades,
En ces mortelles saisons,
Elle fournit des glissades
Pour le jeu des polissons !

Elle coiffe la montagne
D'un cimier fol et changeant,
Et jette sur la campagne
Son manteau de vif-argent.

Sous les pieds de la fillette
Elle étend son blanc tapis,
Et pour l'amant qui la guette
Rend ses pas plus assoupis.

Elle attache la pituite
Au nez transi des bourgeois;
Mais au rêveur qui médite
Elle dit, trouvant la voix :

« C'est moi qui suis ta Giselle,
Ta vaporeuse willi ;
Je suis jeune, je suis belle,
J'ai froid ; -- ouvre-moi ton lit ?

Déposant ma houppelande
Et mes gants en peau de daim,
Je te dirai la légende
Du grand paradis d'Odin. »

Or, un poète un peu tendre
Et qui chez lui fait du feu,
Ne peut jamais faire attendre
Une fillette à l'œil bleu !

1^{er} janvier 1850